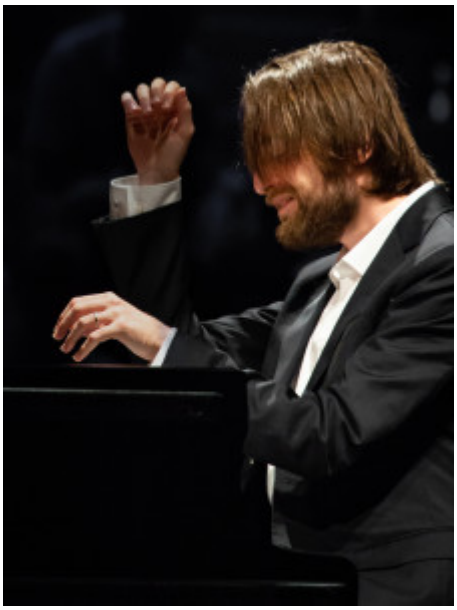
Compte-rendu, concert. La Roque d'Anthéron, le 12 août 2018. Mompou. Schumann…Daniil Trifonov, piano.



Compte-rendu, concert. 38ème Festival de la Roque d'Anthéron, le 12 août 2018. Mompou. Schumann. Grieg. Barber. Tchaïkovski. Rachmaninov. Chopin. Daniil Trifonov. Je dois reconnaître que je ne m'attendais pas à ce choc. Les petits génies à la technique transcendantale et poulains des grandes maisons de disque il y en a et il y en aura d'autres, et je ne me laisse pas impressionner par les succès publics de quelques autres russes, asiatiques, ou américains. Le niveau technique ne cesse de monter et les plus jeunes s'emparent avec brio des œuvres les plus difficiles dès leur arrivée dans la cour des grands. La musique en sa poésie n'est pas forcement au rendez vous. Mais Daniil Trifonov est d'une tout autre trempe et j'ai été absolument bouleversé par la rencontre avec ce jeune homme jouant si bien du piano. Son entrée en scène est sidérante de calme et de puissance personnelle. Bien dans son corps et d'une marche belle et simple, il s'installe au piano. Barbe généreuse et chevelure au vent, il a une allure à la fois très romantique et celle qui évoque un prophète.

Encore plus incroyable que sa renommée…

Daniil Trifonov en fulgurance à La Roque



Le programme de son concert est connu : c’est celui de son dernier enregistrement (très promu) par Deutsche Grammophon avec clip vidéo, séances photos et utilisation publicitaire large. L’intelligence du programme associant des hommages à Chopin et d’une grande œuvre du maître polonais (plusieurs dans les cd) est très convaincante. Ce soir après les hommages des plus grands, c’est la deuxième sonate de Chopin, celle qui contient la Marche Funèbre, qui va nous émouvoir.
Plutôt que de détailler le programme facilement retrouvé sur son CD pour la première partie et qui peut s’écouter sur

France-Musique je vais, pour cet artiste exceptionnel, faire une chronique inhabituelle.
Je voudrai dire combien je souscris avec respect à l'avis de Marta Argerich qui lui reconnaît une technique hors du commun. Les entendre dans la sonate à deux pianos de Mozart dans un tempo de folie ne permet pas de savoir qui joue quoi tant les deux artistes sont capables de s'imiter à la perfection, c'est dire…
Je rajouterai que cet artiste a tout, absolument tout ce qui peut se rêver pour un pianiste. D'abord ce qui est remarquable, ce sont ses doigts qui semblent avoir une connexion spéciale avec les touches du piano. Ce qui rend son jeu d'une précision incroyable et d'une luminosité éclatante. Chaque doigt sait comment et quand aller à la rencontre de la touche et y chercher le son rêvé par l'interprète. Je n'ai jamais entendu ni vu de jeu aussi précis, quelque soit la vitesse.
Les mains de Daniil Trifonov sont grandes et puissantes mais surtout belles. Elles sont capables de se dissocier pour équilibrer à volonté entre les basses et le dessus dans la plus rare des musicalités subtiles. Les nuances sont creusées dans une infinité de niveaux. Jamais les forte terribles ne sont violents ou durs. Pourtant quelle puissance dans les graves, j'ai cru dans la marche funèbre qu'il ouvrait des jeux d'orgue.



Comment un piano arrive-t-il à sonner ainsi dans les graves ? Les aigus peuvent être diaphanes, sonner comme des clochettes, fuser et planer haut sans limites perçues. Les accents peuvent avoir une acuité de scanner mais ce sont surtout les phrasés qui sont subtilement jouées jusqu'à leur fond. Le legato de chanteur belcantiste est hallucinant dans la partie médiane de la marche funèbre. Comment peut il créer ce legato si soutenu, amené au bout de la phrase sans faiblir et dans un tempo si retenu ? Comment crée-t-il cette sonorité pleine et belle et dans ce style si noble ? Il est dit par son élève, Wilhelm von Lenz, que seul Chopin dans cette sonate chantait comme le grand Rubini. Je comparerai ce que fait Daniil Trifonov à la chaleur et la beauté du timbre de Pavarotti, dans la tenue stylistique d'un Juan Diego Flores avec la culture d'un Nicolai Gedda. Comment fait-t-il chanter les graves comme un orgue ? Planer le chant aigu si haut ? Et ce tempo lent soutenu sans faiblir et sans lasser ? La poésie ineffable, mais certaine car ressentie, dans ce passage central de la Marche Funèbre, est bouleversante. Nous en arrivons donc à constater combien cet artiste a de cœur et comment il touche au cœur son auditeur presque personnellement. Voici donc le poète attendu parmi les pianistes.

Moins pudiquement nous rajouterons que le cœur et la poésie c'est très rare mais que plus encore Daniil Trifonov joue avec ses tripes. Son attitude initiale au clavier, dos bien droit, les bras parallèles, peut aller vers une sorte de courbure progressive de tout le corps qui s'enroule autours du clavier. Le visage ravagé par l'émotion qui vient du plus profond du corps est bien perceptible dans ces moments de quasi transe. Il y avait bien quelque chose d'un prophète dans son allure. Dans son jeu il y a quelque chose d'illuminé. Je ne voudrais pas laisser penser que le jeune homme se laisse aller et que son jeu pourrait perdre en contrôle. Non je pense ressentir qu'il accepte l'effet physique du son et la rencontre entre son vécu intérieur et le son produit par son piano. Et ce chant si plein et vibrant fait incontestablement un effet

puissant sur la public, effet qui ne passe pas dans les enregistrements même live malgré leur perfection formelle. Jamais l'intellect n'est dépassé et Daniil Trifonov garde une maîtrise absolue sur tout ce qu'il fait. Le fait de jouer par cœur prouve combien il y a association entre la mémoire intellectuelle prodigieuse et celle du corps formé à la plus haute exigence technique. Beaucoup de ses enregistrements officiels sont des concerts ce qui prouve bien combien la perfection technique est toujours présente.
Enfin l'artiste sublime est plein de malice car à la fin de la première partie son petit sourire de contentement laissait deviner en réponse aux applaudissements que nous n'avions encore ni tout vu ni tout entendu…



Disons-le, il avait bien raison car en deuxième partie, la sonate Funèbre par Daniil Trifonov devient l'œuvre la plus émouvante de Chopin que j'ai jamais entendue en concert.
Après un récital particulièrement intense le prodigieux interprète offre au public en folie un bis dans une fraicheur incroyable et des sourires radieux. Daniil Trifonov est encore plus extraordinaire que la légende qui l'entoure. C'est un génie musical au piano !

_____

Compte-rendu, concert. 38 iéme Festival de la Roque d’Anthéron. Parc du Château de Florans, le 12 août 2018. Federico Mompou (1893-1987) : Variations sur un thème de Chopin ; Robert Schumann (1810-1857) : Chopin, extrait du Carnaval op.9 ; Edward Grieg (1843-1907) : Hommage à Chopin, extrait de Sept Impressions op.73 ; Samuel Barber (1910-1981) : Nocturne op.33 (Hommage à John Field) ; Piotr Illich Tchaïkovski (1840-1893) : Un poco di Chopin, extrait de Dix-huit Pièces op.72 ; Sergueï Rachmaninov (1873-1943): Variations sur un thème de Chopin op.22 ; Frédéric Chopin (1810-1849) : Sonate n°2 en si bémol mineur op.35 « Funèbre » ; Daniil Trifonov, piano. Illustrations : © C Gremiot / La Roque d’Anthéron 2018

Guéri, SEIJI OZAWA retourne au Japon



ARTE, SEIJI OZAWA, dim 2 sept 2018, 18h30, 23h55. Disciple de Karajan et de Bernstein dont 2018 a marqué le centenaire, le japonais **Seiji OZAWA** revient d'un long périple éprouvant qui l'a tenu éloigné des podiums et des salles de concerts : à presque 83 ans, celui qui se destinait soit au rugby soit au piano, mais devint maître de la baguette, affiche une santé recouvrée qu'ARTE célèbre en septembre, ce dim 2 septembre 2018, en 2 étapes : concert à 18h30 (Symphonie n°7 de Beethoven, la plus dansante et nerveuse avec la 8è), puis à 23h55, documentaire portrait soulignant le retour au Japon de celui qui avait fait le choix très tôt, pour se perfectionner, de rejoindre Europe et Etats-Unis.
L'allure est celui d'un écureuil agile et éveillé, ou d'un félin d'une rare vélocité : l'intelligence de l'instant dont témoigne Ozawa s'est amplement manifestée au cours d'une discographie exemplaire, en particulier chez SONY classical où le chef a surtout montré la finesse et le feu électrique d'un tempérament surtout symphonique (moins lyrique). Vif, contrasté, précis, – et aussi, qualité rare, intérieur voire introspectif (à la manière d'un Claudio Abbado et d'un Karajan évidemment), le style Ozawa détaille et analyse pour mieux exprimer la profondeur et l'urgence implicite des partitions.



Né le 1er septembre 1935, Ozawa reste le premier asiatique à prendre la direction d'un grand orchestre américain (parmi le top 6 des phalanges américaines avec Los Angeles, Chicago, Philadelphia, New York, et aussi Detroit) : le Boston Symphony

Orchestra. Ce musicien fortement américanisé dut montrer ses aspirations sincères vers le Japon natal tant on lui reprocha par la suite un trahison à la patrie abandonnée. Dès 1984, il fondait l'Orchestre Saito Kinen, en hommage à son mentor et premier professeur de direction, **Hideo Saito**. Puis en 1992, il créait à partir de cet orchestre, le Festival Saito Kinen à Matsumoto, qui deviendra le SEIJI OZAWA Matsumoto Festival.

Mûr, et de plus en plus sage, maladie oblige, Maestro Ozawa défend aujourd'hui l'interprétation des oeuvres et du répertoire, depuis le Japon. Ozawa recherche le sens profond des oeuvres, surtout occidentales, en particulier romantiques (germaniques : Mozart, Haydn, Beethoven…), et modernes (françaises : Ravel, Debussy, Dutilleux…). Soucieux de transmettre son héritage et sa vision des oeuvres comme du métier, Ozawa développe rencontres et ateliers de travail auprès des jeunes musiciens. Le concert retransmis par Arte à 18h30, est une session orchestrale en hommage à son premier mentor, Kinen, réalisée en 2016 au SEIJI OZAWA Matsumoto Festiva.

Cheveux hirsute et crinière de lion (comme Liszt), en tee-shirt fluo et baskets, l'homme devenu vénérable, reste discret, silencieux, allusif, mais toujours nuancé et suggestif comme sa direction est affûtée, économe, « secrète ». Concert et portrait documentaire événement.

ARTE, SEIJI OZAWA, dim 2 sept 2018, 18h30, 23h55. 7ème Symphonie de Beethoven / Portrait : « Retour au Japon » (O. Simonnet, 2018, 52 mn). Il y est question (dans le documentaire) du rapport « trouble » du chef à son pays le Japon : rien de tel en vérité, sinon, le cas d'un artiste au talent international (comme il y en a d'autres) qui a enrichi son métier hors de sa terre natale, laquelle le lui a reproché selon un phénomène patriotique bien

connu, puis l'a consacré « trésor national », mesurant enfin l'immense valeur de sa sensibilité, et le prestige qu'il apportait au Pays…

_____

_____

COMPTE-RENDU, opéra. MUNICH, NationalTheater, le 27 juillet 2018. WAGNER : Le Crépuscule des Dieux / Götterdämmerung. Kriegenburg / Petrenko



COMPTE-RENDU, opéra. MUNICH, NationalTheater, le 27 juillet 2018. WAGNER : Le Crépuscule des Dieux / Götterdämmerung. Kriegenburg / Petrenko. Kirill Petrenko est un immense wagnérien : de la trempe des Karajan, Marek Janowski… Avec le recul et l'expérience de ses Wagner précédents (à Bayreuth), le chef russe, bientôt directeur musical du Berliner Philharmoniker, **Kirill Petrenko** se révèle être un chef captivant à suivre, pilotant les équipes munichoise de l'Opéra de Bavière dont il reste le directeur musical… inquiet, fragile, d'une exquise sensibilité, maniant la nuance comme un peintre avec ses

couleurs, le maestro éblouit par son intelligence dramatique : c’est un maître de l’infime variation qui est capable d’instiller une tension permanente et changeante au moment de l’interprétation. Ce qui se révèle magistral et rien que génial, s’agissant de l’orchestre wagnérien qui doit absolument envelopper le chant comme un écrin, à la façon d’une esthétique chambriste (Karajan avant lui avait compris cet aspect et réussi un sublime Ring, théâtral, psychologique: la référence heureusement fixée au disque).

Ring superlatif à Munich en juillet 2018

Kirill Petrenko sublime la texture wagnérienne



Pour achever le cycle des 3 Journées, **Andreas Kriegenburg** met en scène la destruction de tout espoir ; les Nornes qui filent le destin des héros ne peuvent plus assurer la continuité d'un monde perdu, qui va à sa propre ruine : de fait, nous voici dans notre réalité, avec ses réfugiés climatiques, ses groupes humains en errance dont aucune société dite « évoluée » ne veut. La fin est proche, pire, elle est programmée et inéluctable. La scène nous renvoie à nos erreurs en un bel effet de miroir. Sans magie, sans poésie, sans nouvelle source de régénération, l'humanité est perdue car elle a pillé jusqu'à l'user la Sainte Nature, et toute les ressources de la planète.
Evidemment l'esclavage prolétarien et l'hypocrisie du monde capitaliste sont bien présents : Siegfried est pareil à un jeune cadre, fondu dans la masse indistincte des employés (affublés de leurs smartphones), allant comme des robots à leur emploi, dans la grande entreprise des Gibishungen (Gunter, Gutrune et leur « mentor » diabolique, Hagen). Là on

remarquera non sans un certain cynisme déshumanisé, le cheval Grane, que montait hier la fière Walkyrie, Brunnhilde, alors conquérante et splendide, aujourd'hui, trophée statique (et découpé en tranches, à la façon du britannique Damien Hirst). L'époque (la nôtre) est à la perte définitive de la vie et de la nature. Voyez ces autocrates violant les femmes de ménages en public… Le message est clair. Wagner était visionnaire et jamais son appel à la raison, sanctifiant la sainte nature, n'aura été plus juste et actuel.
Donc tout est à vomir dans cette peinture très réaliste d'une société déshumanisée et exploitant jusqu'à les user, innocence, nature, moralité… Le viol est encore bien manifeste et clairement scénographié quand Siegfried, coiffé du Tarnhelm, violentera son épouse si aimante et loyale : une scène déchirante par sa cruauté barbare. Wagner : quel génie prophétique.
Ce Crépuscule des Dieux, c'est le capitalisme outré, à la Trump et à la Macron qui est explicitement exposé, exacerbé… écœurant. La politique de la communication sait exploiter l'instant, sans posséder de vision à long terme. Les hommes traités par masse, non individuellement, sont à la peine, nouveaux esclaves d'une clique de nantis qui brassent leurs milliards, en cultivent surtout les nouvelles mannes modernes : plaisir et profit.

PETRENKO, arbitre de l'élégance et de la profondeur. Beau geste, millimétré et spectaculaire quand il le faut du chef russe Kirill Petrenko qui signe là son plus beau Ring en fosse ; après l'avoir dirigé à Bayreuth. Les choeurs solides, somptueux, sonores ; l'orchestre de l'Opéra de Munich saisit par ses phrasés onctueux, précis, le sens des nuances qui partout éclaire de façon nouvelle et inespérée, le génie théâtral de Wagner. Quel prodige tout simplement.
Enfant raté finalement, et héros sacrifié, trop nigaud, Stefan Vinke fait de Siegfried, la proie idéale pour ce marché de dupes, l'agneau sacrifié sur l'autel des capitalistes

Gibishungen, même s'il exprime avec intensité, en interprète complet, l'élan d'un individu qui se bat par conviction (quand il se souvient de l'amour de Brunnhilde, avant son assassinat). Efficaces et présents les Gunther de Markus Eiche, et le Hagen noir et parfois raide de Hans-Peter König. Solide également et reprochant non sans raison à Brunnhilde, son égoïsme destructeur, la Waltraute de Okka von der Damerau ; il faut dire que face à la Brunnhilde superlative de Nina Stemme, femme jusqu'au bout des ongles, ardente et généreuse, au chant souple et contrasté sans heurts ni tension, la soprano qui a chanté aussi Isolde, incarne avec justesse et vérité le personnage central de l'opéra, celui par lequel passe l'espérance finale (mince il est vrai, mais encore à peine envisageable). Si l'humanité peut encore souhaiter être sauvée, en a-t-elle encore les moyens ?

Saluons aussi parmi les individualités marquantes : l'Alberich onctueux, affûté de John Lundgren. La Gutrune imprécise et lourde (dans son chant) de Anna Gabler finit par agacer car son jeu dramatique manque aussi de finesse.
Passons. Reste l'extraordinaire tenue de l'orchestre, la direction lumineuse, tendre, furieuse de l'excellent wagnérien, Kirill Petrenko… lequel semble décidément le maestro le plus enthousiasmant de l'heure. Du moins pour cet été 2018. A suivre.

COMPTE-RENDU, opéra. MUNICH, NationalTheater, le 27 juillet 2018. WAGNER : Le Crépuscule des Dieux / Götterdämmerung.

Kriegenburg / Petrenko. Illustrations © Wilfried Hösl.

Le Crépuscule des Dieux / Ring munichois juin, juillet 2018
Götterdämmerung, 3ème (et dernière) Journée du Ring des Nibelungen
Musique et livret de Richard Wagner
Création le 17 août 1876 à Bayreuth

Siegfried : Stefan Vinke
Gunther : Markus Eiche
Hagen : Hans-Peter König
Alberich : John Lundgren
Brünnhilde : Nina Stemme
Gutrune : Anna Gabler
Waltraute: Okka von der Damerau
Woglinde : Hanna-Elisabeth Müller
Wellgunde : Rachael Wilson
Floßhilde : Jennifer Johnston
Erste Norn : Okka von der Damerau
Zweite Norn : Jennifer Johnston
Dritte Norn : Anna Gabler

Bayerisches Staatsorchester
Chor der Bayerischen Staatsoper

Direction musicale : Kirill Petrenko
Mise en scène : Andreas Kriegenburg

LIRE aussi notre protrait de KIRILL PETRENKO, maestro d’excellence, « héros » de l’été 2018

Compte-rendu, concert. La Roque d’Anthéron, le 11 août 2018. BRAHMS : Nelson Freire, piano



Compte-rendu, concert. 38ème festival de la Roque d’Anthéron. Parc du Château de Florans, le 11 août 2018.. Brahms. Dvorak Nelson Freire. Sinfonia Varsovia. Lio Kuokman. Concert évènement qui nous permet de retrouver Nelson Freire, devenu trop rare sur la scène, et dans son répertoire de prédilection. **Le deuxième Concerto de Brahms**, l’un des plus longs du répertoire, a toujours eu beaucoup de succès. Moins révolutionnaire que le premier il a pourtant peu de facilités tant il est exigeant en ses quatre mouvements. Le public n’a pas le loisir d’apprécier directement une virtuosité transcendante et pourtant la technique du pianiste doit être parfaite. Mais plus que cette technicité, c’est la musicalité qui doit dominer avec une texture orchestrale liée intimement au piano. Et c’est tout l’art entremêlé qui sert de fil

conducteur à ce vaste voyage. Dès les premières interventions du piano de Freire, une puissance et une autorité bienveillante se posent.

Sacré à La Roque, Nelson Freire, « Empereur du Piano »

L'orchestre est bouillonnant et un peu brouillon, tant la fougue du chef pousse le son. C'est petit à petit que le miracle de musicalité diffusé dans chaque note par le pianiste brésilien gagne l'orchestre ; lequel se met au diapason des fines nuances du soliste et chante en réponse à ses élans belcantistes. On ne sait comment cette puissance, sans aucune violence de **Nelson Freire** s'est construite mais ce soir c'est lui qui petit à petit a façonné cette belle interprétation du deuxième concerto de Brahms. Dès la reprise du superbe thème l'orchestre a gagné en souplesse et en tenue. Le jeu du pianiste est plein de nuances de couleurs et son geste peut être patte de velours comme toutes griffes dehors,… sans jamais aller au delà du beau et du noble.
Jamais de notes frappées agressivement y compris dans les fortissimi. Les nombreux jeunes collègues dans le public ce soir puissent- t-ils en tirer les leçons qui conviennent afin d'en faire des poètes ! Le deuxième mouvement trouve un orchestre plus discipliné et plus musical. Le dialogue entre orchestre et pianiste se fait plus intime et plus poétique. L'écoute est de grande qualité et la réactivité de Lio Kuokman est pleine de finesse comme d'admiration, confronté au jeu extraordinaire de Nelson Freire. C'est l'Andante sous le ciel provençal et dans la quiétude qui porte les moments de la plus grande poésie en musique.



Le temps suspendu au milieu des arbres, les cigales muettes, le violoncelle (le jeune soliste est digne du plafond de la Chapelle Sixtine) dialogue avec le pianiste, tout l'orchestre fond de bonheur. Nelson Freire joue dans des couleurs nocturnes sublimes et la musique coule, coule, coule… C'est le bonheur absolu en poésie et musique. Rien ne semble pouvoir être plus beau. Le final devient une symphonie avec piano d'une intrication des plus envoûtantes. Le piano de Freire est absolument souverain ; le chef Kuokman joue avec son orchestre qui devient ductile et même charmant. Les pointes d'humour de Freire font mouche et trouvent un écho symphonique de qualité.

Les accords finaux font exulter le public qui à l'applaudimètre sacre Nelson Freire. Le bis accordé par le vieux sage nous replonge dans la nuit de poésie de l'andante avec un Nocturne tout à fait délicieux de Paderewski qu'il interprète avec beaucoup de profondeur.

Dans la deuxième partie, l'orchestre si aimé pour sa grande énergie et sa réactivité va ce soir nous décevoir dans un tube du répertoire symphonique. Je ne sais pas ce qui c'est passé mais Lio Kuokman au lieu de diriger l'orchestre, et de garder la poésie comme guide, le laisse jouer et l'encourage à d'avantage d'expression (trop) extérieure. Il néglige de phraser pour au contraire construire des accents qui sont parfois des à-coups. Cette symphonie du Nouveau Monde prend alors des allures d'Amérique à la Trump. Gros cuivres ne sachant pas sortir de la nuance forte, cors fâchés trop souvent avec la justesse, hautbois manquant de présence, cor anglais nasillard et percussion d'une autre galaxie. Seuls les cordes semblent tenir leur rang. La sublime mélodie populaire du largo manque son effet d'émotion inconsolable. Et le final prend une allure guerrière aux accents belliqueux, bien peu rassurants. Une fin de soirée à oublier.
Il restera néanmoins le souvenir d'une très belle interprétation du deuxième Concerto de Brahms par l'inoubliable Nelson Freire qui égale presque à 73 ans, ses versions discographies de référence (dont celle indépassable avec R. Chailly). La Roque sait rendre hommage au géant Nelson Freire et l'accueil du public le sacre une nouvelle fois Empereur de la musicalité au clavier. A suivre.

Compte rendu concert. 38ème festival de la Roque d'Anthéron. Parc du Château de Florans, le 11 août 2018. Johannes Brahms (1833-1897) : Concerto pour piano et orchestre en si bémol majeur Op.83 ; Anton Dvorak (1841-1904) : Symphonie n°9 en mi mineur Op.95 « du Nouveau Monde » ; Nelson Freire, piano ; Sinfonia Varsovia ; Lio Kuokman, direction. Illustrations : C GREMIOT 2018 / La Roque d'Anthéron 2018

CD, DECCA news. Les 3 nouveaux cd de CECILIA BARTOLI : ROSSINI, CAMARENA, VIVALDI II



CD, DECCA news. Les 3 nouveaux cd de CECILIA BARTOLI : elle nous revient enfin au disque avec 3 nouveautés annoncées chez son label historique, Decca (30 années de compagnonage et de complicité artistique… et commerciale)… La mezzo romaine Cecilia Bartoli est très prise par ses récentes activités – à Salzbourg, comme directrice artistique du Festival de Pentecôte, puis à Monaco où elle est en résidence depuis la création de son nouvel ensemble, Les Musiciens du Prince. Le label Decca annonce pour cette rentrée 2018, une moisson de nouveautés prometteuses qui assurent son grand retour sur la scène discographique. Le dernier cd d'importance de Cecilia Bartoli se nommait » Saint-Pétersbourg » , dédié aux compositeurs européens et russes favorisés par les Impératrices (octobre 2014 / d'où notre photo ci dessus, en toque de duvet immaculé..)

Pour fêter ses 30 ans de carrière chez Decca CECILIA BARTOLI fait sa rentrée



CONTRABANDISTA. C’est d’abord un coup de pouce à un jeune chanteur qui témoigne de l’engagement de la diva italienne pour la nouvelle génération d’interprètes : **le ténor mexicain Javier Camarena** dont le disque est produit par la Cecilia

Bartoli Music Foundation et distribué par Decca. Intitulé « Contrabandista », le cd est aussi labellisé du nom de la nouvelle collection discographique ainsi créée : » **Mentored by Bartoli** » / MBB. C'est un tempérament à suivre, distingué par la plus célèbre mezzo actuelle. A paraître le 5 octobre 2018.



VIVALDI II. Le 16 novembre est annoncé de la même façon son nouvel album, 20 ans après le premier opus vivaldien (Vivaldi album 1999), album de tous les records (700 000 exemplaires vendus), dédié à la furià passionnelle du Pretre Rosso. Le cd regroupe une nouvelle collection d'arias, avec le concours de l'ensemble français Matheus / JC Spinosi dont la fougue musclée et nerveuse devrait assurer l'élan et l'allant nécessaires.



COFFRET ROSSINI… auparavant dès le 21 septembre, la diva célèbre le génie de Rossini dont Le Barbier de Séville lui avait valu d'être révélée au monde… à 19 ans. 15 cd et 6 dvd composent un coffret exceptionnel soulignant aussi le 150è anniversaire de la mort du compositeur. En bonus, la cantate Giovanna d'Arco, inédit jamais publié, retrouvé dans les archives Decca, ainsi enregistré par Riccardo Chailly (dans la version restituée par Salvatore Sciarrino). **Coffret CECILIA BARTOLI ROSSINI. Un must pour cette rentrée 2018.**

CECILIA BARTOLI, actualités chez Decca, septembre, octobre et novembre 2018. 3 titres à venir. Rossini, Camarena, Vivaldi II…
A suivre : annonces complémentaires, critiques développées sur CLASSIQUENEWS



Assomption : Marie monte au

ciel (15 août)



MARIE en apothéose… Assomption de Marie, le 15 août. La Dormition de la Vierge, ou son élévation atteste que Marie était une femme élue, exceptionnelle, choisie non pour mourir mais destinée à monter au ciel. Ainsi le peintre **Poussin**, Nicolas de son prénom et le plus romain des Baroques français au XVIIè, exprime (tableau ci-dessous) cette ascension hors du commun qui représente Marie, bienheureuse enfin, mère endeuillée mais lumineuse de grâce et de bonheur, promise aux délices célestes… En Orient comme en Occident, Marie s'élève donc en une ultime lévitation dans la gloire de Dieu, peut-être à Ephèse, où selon une croyance syriaque, elle aurait suivi Jean auquel le Christ sur la croix avait confié sa Mère…



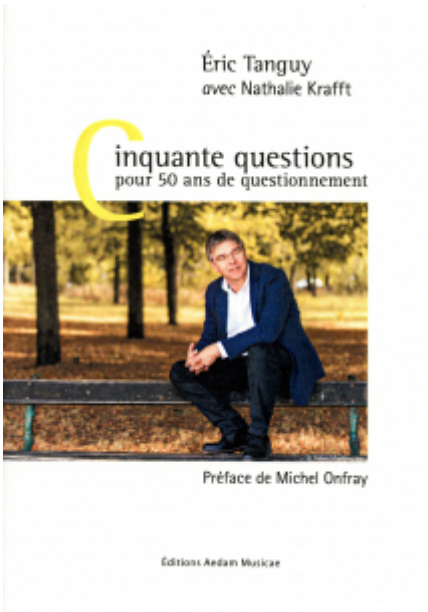
Nicolas Poussin : l’Assomption de la Vierge (DR)

Chanter la tendresse Miséricordieuse et protectrice de Marie inspire les compositeurs appelés à suivre le calendrier liturgique. **Jean-Sébastien Bach**, pour célébrer Marie, celle humble qui apprend qu'elle est l'élue, compose son célèbre Magnificat.



L’Assunta par le Titian (église des Frari, Venise) – DR

LIVRE, annonce. ERIC TANGUY, entretiens / 50 questions, questionnements (Aedam Musique).



LIVRE, annonce. ERIC TANGUY, entretiens (Aedam Musique). CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2018. Ce ne sont pas tant les questions qui sont importantes ici, que leurs réponses d'une belle acuité sensible, qui font sens et se révèlent même captivantes. La lecture de ce livre surprenant, au sens d'une belle surprise pour l'été, renforce notre goût des auteurs et compositeurs contemporains dont le travail le plus récent comme l'itinéraire en construction ou « en marche » pour coller à l'actualité… se montrent de plus en en plus accessibles, audibles, voire passionnants à suivre.
Ainsi, les 50 questions et leurs réponses / questionnements composent une manière de rencontre privilégiée avec le compositeur contemporain **Eric Tanguy** dont pour l'avouer, nous n'avions pas écouté d'oeuvres ni lu d'entretiens préalables.
Or, le créateur se révèle simple et ouvert, curieux et en rien confus ou conceptuel, ni aussi fumeux que certains de ses contemporains. L'enfance, le rapport à la musique, le goût de Vivaldi (un plus pour nous et aussi une révélation qui fait sens de la part d'un compositeur contemporain), les sources de

l'inspiration, les grands maîtres, surtout la pensée qui vagabonde au delà de la musique, vers la peinture et la poésie (il a cela en partage avec l'excellent Philippe Hersant), dessine un portrait particulièrement intéressant d'Eric tanguy. Lecture particulièrement recommandable pour cet été. La clarté et la sensibilité d'un esprit ouvert pourront vous réconcilier avec l'écriture contemporaine. Grande critique à venir dans [le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS.COM]

LIVRE, annonce. ERIC TANGUY, entretiens (Aedam Musique). CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2018 / « Cinquante questions pour 50 ans de questionnement « / avec N Kraft. 96 pages. Parution : juillet 2018. Cotage : AEM-188 – ISBN : 978-2-919046-58-4

PARIS, Il Primo Omicidio d'Ales Scarlatti (1707)



PARIS, Palais Garnier : Scarlatti : Il Primo Omicidio, 22 janv – 23 fev 2019. C'est le coup de coeur de CLASSIQUENEWS pour le début de l'année lyrique 2019 : un oratorio flamboyant que Jacobs a révélé il y a plus de 20 ans à présent (1997), à l'époque où Harmonia Mundi savait encore produire de somptueuses résurrections baroques par le disque. Depuis la crise du marché discographique n'a cessé de se renforcer

entraînant une raréfaction des recréations. On se félicite donc que l'Opéra de Paris et la salle Garnier accueillent ainsi un ouvrage majeur de la ferveur napolitaine, celle au carrefour des XVIIè et XVIIIè (1707 précisément), de la Naples conquérante, affirmant un génie du chant lyrique aussi développé et raffiné que Venise avant elle. La partition doit sa séduction à son sujet, troublant, originel, primordial, mais aussi aux portraits ciselés par Scarlatti, du couple originel maudit (Adam et Eve) et de sa descendance elle aussi maudite, dont **le profil d'Abel et de Caïn**, ce dernier, sanguin, jaloux, agressif, incarne l'inéluctable aboutissement. Dieu reconnaîtra sa faute et les défauts de sa création en exterminant cette mauvaise graine par le déluge… Pour l'heure, avant Freud et Racine, voici Scarlatti père, Alessandro, qui fouille le tréfonds des âmes coupables ou démunies, aveugles et sans conscience ; un Scarlatti à redécouvrir définitivement qui s'intéresse au meurtre originel, celui perpétré par Caïn, et qui inscrit le désir de meurtre aux origines de l'histoire et de la création humaine. Fascinant.

Alessandro Scarlatti : Il primo omicidio
Première à l'Opéra de Paris / Nouvelle production
PARIS, Palais Garnier
13 représentations
du 24 janvier au 23 février 2019

Première 24 janvier 2019
puis, 26, 29, 31 janvier 2019 à 19h30
3 et 17 février à 14h30 – 6, 9, 12, 14, 20 et 23 février 2019 à 19h30



RÉSERVEZ votre place pour cet oratorio mis en scène
Coup de coeur de la Rédaction de CLASSIQUENEWS
https://www.operadeparis.fr/saison-18-19/opera/ilprimoomicidio#gallery

Caino :
Kristina Hammarström

Abel :
Olivia Vermeulen

Eva :
Birgitte Christensen

Adamo :
Thomas Walker

Voce di Dio :
Benno Schachtner

Voce di Lucifero :
Robert Gleadow

B'Rock Orchestra
Coproduction avec le Staatsoper Unter Den Linden, Berlin et le Teatro Massimo, Palerme

Déroulement du spectacle :
ouverture
PARTIE I, 1h
entracte de 30 mn
PARTIE II, 1h25

Livret anonyme

La distribution n'est pas la même que celle du disque enregistré par René Jacobs en 1997… mais elle promet une caractérisation des personnages de ce premier drame sacré, qui pourrait être captivante à suivre. Pour mieux préparer votre

soirée à Garnier, pourne rien manquer des enjeux de l'oratorio de 1707, reporter vous au disque originel de 1997 dirigé par René Jacobs, et consultez nore dossier CAÏN et ABEL, ci après…

Jaloux, Cain assassine son propre frère plus jeune car ce dernier lui semblait être le préféré de ses parents… Au final c'est Dieu qui tranche et mesure la violence rentrée de Caïn, en préférant l'offrande de son jeune frère Abel. La jalousie de Caïn produit le premier meurtre de l'histoire humaine : une faille et une malédiction pour le genre humain dans sa globalité que la civilisation actuelle doit toujours assumer. Au début de l'Ancien Testament, le sujet du Premier Homicide originel nous renvoie à la violence contemporaine des sociétés, au péril des guerres et des meurtres généralisés sur la planète.
Scarlatti fait de Caïn un personnage trouble,- comme tous les bourreaux à l'opéra : humain et même touchant car traversé et rongé par la culpabilité et le sentiment d'être maudit. Il est bien par ce sentiment profond, primordial, le père de l'humanité : la jalousie obsessionnelle porte à la folie criminelle qui mène à la haine et à la violence, deux actes que l'humanité n'a toujours pas résolu et qui la mène à sa perte.

APPROFONDIR : le dossier Caïn et Abel de CLASSIQUENEWS



La question est trop intense pour avoir été davantage traitée à l'opéra ou au théâtre : l'homme en société est condamné à s'autodétruire. Au XIXè, Rodolphe Kreutzer compose son propre drame romantique mais en l'intitulant La MORT D'ABEL (1810 – 1825), le compositeur parisien a changé de point de vue. Néanmoins, le vrai sujet de la partition demeure l'inéluctable désir de meurtre. Un sujet originel qui reste contemporain. Il n'est que de constater l'échec des démocraties à juguler la maffia, la criminalité, la délinquance, … et surtout la « rééducation » des êtres par la prison. S'il y avait une conscience plus collective qu'individuelle, l'homme pourrait être sauvé. Voilà pourquoi il est en définitive moins évolué que l'animal, et inéluctablement invité à périr par lui-même.

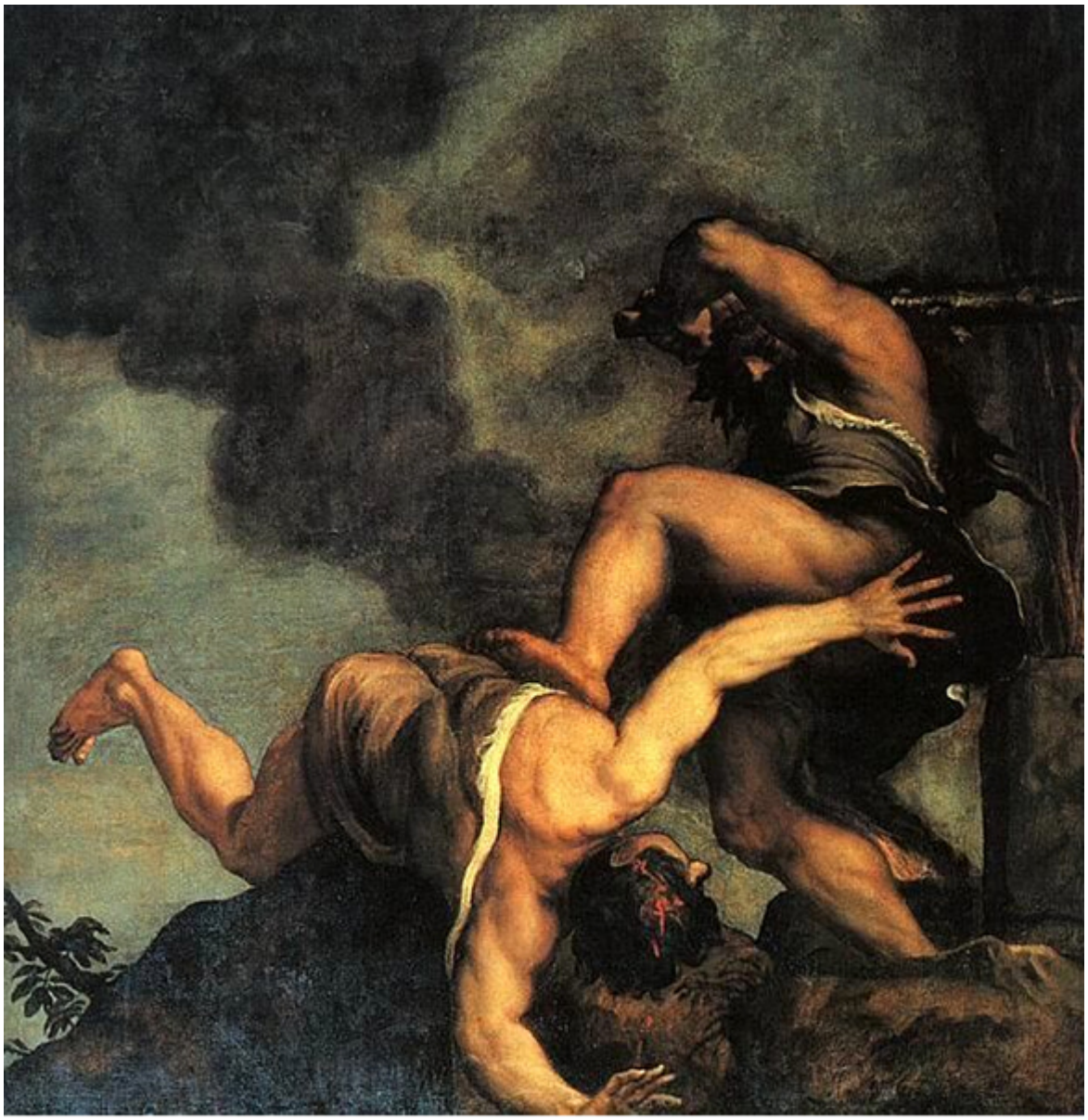
Le premier homicide est comme Don Giovanni (la pulsion du désir qui fait éclater l'ordre social) ou Orfeo (l'impossible maîtrise des passions), un thème qui plonge aux origines de notre humanité. Le sujet s'inscrit dans la fibre de la société moderne, revêtant une dimension actuelle contemporaine qui névrotique, interroge depuis Alessandro Scarlatti, donc le XVIIIè (premier baroque) notre identité propre au XXIè. Il est étonnant que des génies de l'opéra ou de l'oratorio, tels Haendel, ou Rameau en France, ne se soient pas emparé de ce sujet qui illustre la violence et la haine dont l'homme est capable. Ce questionnement nous renvoie à notre échec humain, aux guerres et aux scandales, aux crimes et aux malversations qui ne cessent d'alimenter l'actualité.

LE MEURTRE ORIGINEL

La Genèse établit le crime et la jalousie aux début de l'histoire humaine.

Le meurtre d'Abel par son frère Caïn fascina un siècle (début

du XVIIIè) épris de questions théologiques. Ce premier meurtre engendre l'Humanité, inscrivant la figure ambiguë de Caïn comme le père de la civilisation. Dieu éprouve Caïn, mesure sa propension à la violence. Il dévoile ce qui est aux origines de l'homme : le désir de meurtre.
Après Moses und Aron, le metteur en scène Romeo Castellucci revient à l'Opéra de Paris dans cet oratorio dont il explore la dimension métaphysique, ciblant l'œuvre du mal dans le projet divin. Contradictoirement à son sujet, la musique de Scarlatti évoque le fratricide avec une douceur équivoque, « comme une fleur de la maladie ». Proche des sepolcri viennois du XVIIè, l'oratorio de Scarlatti analyse le sujet central à travers de sublimes portraits musicaux, ceux du couple originel, Adam et Eve, confrontés à la violence de leur fils Cain… Les allégories divine et infernale sont également présentes, pilotant l'action en une confrontation de plus en plus tendue, âpre, jusqu'à son terme tragique. + D'INFOS sur le site de l'Opéra national de paris (avec entretien vidéo – court, du metteur en scène Roméo Castellucci : https://www.operadeparis.fr/saison-18-19/opera/ilprimoomicidio#gallery



Cain tue Abel (par Tiziano, Venise, San Giorgio Magiore, DR)

_____
_____

Compte-rendu, concert. La

Roque d’Anthéron, le 10 août 2018. Mozart. Schumann. Guy. L.Vogt. Royal Northern Sinfonia.

Compte-rendu, concert. 38ème festival de la Roque d’Anthéron. Parc du Château de Florans, le 10 août 2018. Mozart. Schumann. Beethoven. François–Frédéric Guy. Lars Vogt. Royal Northern Sinfonia. Les aléas climatiques rares mais sévères ont conduit le festival à annuler la nuit Beethoven du 9 août. Mais le courage de **Lars Vogt** est si grand qu’il a convaincu son orchestre de jouer le 10 août, le concert prévu et de rajouter les deux Concertos de Beethoven prévus la veille. Il y a donc eu deux concerts se suivant, permettant d’écouter trois concertos de piano parmi les plus difficiles et la pénultième symphonie de Mozart. Détailler toutes les interprétations serait fastidieux à lire. Je me contenterai donc de l’impression générale de chaque œuvre. Mais avant tout je dois dire que je n’ai jamais ressenti quelque chose de comparable lors d’un concert. Car ce soir dès les premières notes j’ai été traversé par un sentiment de vivre un moment aussi exceptionnel que dangereux, et ce sentiment d’urgence ne m’a quitté qu’avec les dernières notes du concerto l’Empereur. Et jamais je n’ai ressenti autant de plaisir lors d’un bis alors que souvent je les trouve superflus ou même impudiquement voir irrespectueusement réclamés.

Concert de Titans à La Roque

Le **Royal Northern Sinfonia** installé et accordé, **le chef Lars Vogt** entre, l’allure sportive est décidée, sans estrade, il dirige à main nue. Nous voyons un chef très proche de son orchestre, vigilant à s’adresser à chacun en permanence. La

réactivité de l'orchestre britannique est sensationnelle, chacun semblant sur le qui vive. Depuis trois ans le travail entre le chef et l'orchestre est palpable. Leur interprétation de **la célébrissime 40ème symphonie de Mozart** débute avec une grande précision spatiale permettant une écoute attentive de tous les plans. La fermeté et l'énergie déployée par le chef allemand font grande impression et la majesté de ce premier mouvement, la belle charpente et la superbe structure se déploient parfaitement. Le deuxième mouvement, Andante, s'assouplit et chante superbement. Par contre j'ai trouvé que le traitement un peu ferme de Lars Vogt, son sens des accents et la fermeté de sa main réussissent moins dans le Menuet, trop brutal, et le final manque de légèreté comme d'allant naturel. Mais l'orchestre est superbe de timbres, tout du long.



Pour **le Concerto de Schumann**, **François-Fréderic Guy** rentre en scène concentré et souriant. Le regard entre le chef et le soliste évoque d'emblée confiance et admiration réciproque. Lars Vogt dirige avec une énergie non mesurée et fait un lien constant entre chaque instrumentiste et le soliste. Leur interprétation de ce concerto sera hors normes. L'énergie partagée entre Guy et Vost est admirable et le premier mouvement avance à grande vitesse sans jamais mollir. L'intermezzo est souple et allant, comme une détente bienvenue. Les belles phrases des cordes, particulièrement celle des violoncelles, sont sublimes avec les commentaires émus du piano de Guy. La construction chambriste est absolument parfaite. Le final est vivifiant et la puissance inhabituelle donnée à ce mouvement fait grande impression sur le public. Pourtant les moments d'effusions lyriques sont présents et le dialogue avec l'orchestre est émouvant, les doigts de Guy sachant alterner grande puissance et douceur ineffable. Cette très belle

interprétation a un succès retentissant et François-Frédéric Guy revient pour un bis de Brahms tardif… un Intermezzo interprété avec beaucoup de sensibilité.

Après l'entracte nous avons donc une nouvelle configuration avec **Lars Vogt** en démiurge qui dirige et joue **le 3ème et le 5ème concerto de Beethoven**.
Certes Vogt n'est pas le premier à diriger du piano les concertos de Beethoven mais la manière du chef allemand, pleine de musicalité est aussi habitée par une urgence communicative. Le fait que le concert de la veille soit donné, en ce qui concerne les deux concertos ce soir, rajoute au challenge. Le troisième concerto est très facile d'écoute car traversé par une évidence de beauté sans conflits. Il est comme une charnière entre les premiers post mozartiens, et les deux suivants plus révolutionnaires.



Même si des moments plus douloureux affleurent, Beethoven sachant sa surdité installée et évolutive il demeure aimable et séduisant le plus souvent. La beauté du tutti d'introduction est faite d'énergie et de souplesse, sorte de caractéristique de la musicalité de Lars Vogt. L'entrée du piano est bien entendue facilitée par le fait d'avoir un pianiste-chef en terme de phrasé et d'élan mais la concentration n'est pas totalement au rendez vous immédiatement. Pourtant rapidement tout avance facilement Vogt ne se levant que lors des tutti et dirigeant d'un geste ou du regard avec beaucoup d'efficacité dès que ses doigts sont libres. Les départs seuls de l'orchestre sont parfois un peu abruptes (cors) mais le premier violon fonctionne comme un chef d'attaque très efficace. La connexion du regard entre le pianiste et l'orchestre est très efficace. L'andante a la subtilité attendue avec un dialogue chambriste entre le basson, la flûte, le piano et les pizzicati, tout cela est de toute

beauté. Le rondo final avance vers sa lumineuse conclusion avec beaucoup de brillant et d'élan. Le public exulte devant cette interprétation si fermement tenue.

Le Concerto l'Empereur est le plus exigeant de Beethoven, celui qu'il n'a pas pu jouer ni diriger, mais qui demande tant sur tous les plans. La question de l'entente du pianiste et du chef ne se pose pas, les moments de grande fusion sont très réussis et l'écoute mutuelle va de soi. Pourtant ce concerto nous convainc moins avec un chef-pianiste. En effet l'attention de l'écoute se porte sur les éléments de phrasé qui ne sont pas poussés à fond quand la phrase orchestrale et pianistique et inversement se complètent ou se superposent. C'est peu de choses mais cela mérite d'être signalé. Tout ceci n'a pas entaché l'immense privilège que nous a offert Lars Vogt musicien complet, sorte de démiurge, capable de gérer parfaitement sa partie de piano, la relance de l'orchestre et ses tournes de page sur sa tablette. La performance laisse sans voix et Vogt est irrigué de musique, la partage avec la même énergie au piano comme en dirigeant. La version chef-pianiste est très intéressante et ce soir tout à fait enthousiasmante, mais ne saurait supplanter celle avec deux entités distinctes. En tout cas il faut un musicien d'une trempe exceptionnelle et ce soir Lars Vogt, par son brio, a été l'homme de la situation. Cette nuit des concertos restera dans les mémoires comme incroyablement riche et stimulant. « Ce soir, 3 concertos sinon rien ».

Il n'y a qu'à La Roque que de tels défis sont possibles avec ce panache et cette bonne humeur ! Le bis si réconfortant annoncé par le démiurge Vogt : « Bonne nuit de Janacek »… ne pouvait mieux être choisi ni interprété. Merci à la pluie ! Mais surtout a Lars Vogt et son extraordinaire orchestre de Sage Gateshead !

Compte rendu concert. 38ème festival de la Roque d'Anthéron. Parc du Château de Florans, le 10 Aout 2018. Wolfgang Amadéus Mozart (1756-1791) : Symphonie n°40 en sol mineur K.550 ; Robert Schumann (1810-1856) : Concerto pour piano en la mineur Op.54 ; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Concerto pour piano et orchestre n°3 en ut mineur Op.37 ; Concerto pour piano et orchestre n°5 en mi bémol majeur Op.73 « L'Empereur » ; François –Frédéric Guy , piano (Schumann) ; Lars Vogt, piano (Beethoven) ; Orchestre Royal Northern Sinfonia ; Direction : Lars Vogt. Illustration : © Christophe Gremiot – double portrait : © Getty / ©MaxPPP -La Roque d'Anthéron 2018

Lien pour écouter ce fabuleux concert sur France-Musique :

https://www.francemusique.fr/emissions/le-concert-du-soir/elgar-schumann-mozart-par-francois-frederic-guy-le-royal-northern-sinfonia-et-lars-vogt-63886

Compte-rendu, concert. Salon de Provence, L'Empéri, le 6 août 2018. Bach. Pahud. Teuscher. Berner. García

Alarcón.

Compte-rendu, concert. 26ème Festival de Musique de Chambre de Salon de Provence. Salon de Provence, Château de l'Empéri, le 6 Aout 2018. Bach. Pahud. Teuscher. Berner. García Alarcón. Après le concert si iconoclaste de la veille, le sérieux avec lequel **Leonardo García Alarcón** a organisé le programme de ce concert tout Bach laisse admiratif. Que de la musique de la plus belle teneur, faisant se succéder charme, humour et profondeur sur le passage du jour à la nuit dans cette admirable cours du Château de l'Empéri.

Bach règne en grâce à Salon



L'acoustique si précise et chaleureuse permet dès les premières notes de la Sonate BWV 1034 de découvrir le très belle alchimie créer par les trois admirables musiciens réunis ce soir. La basse continue réalisée par **Leonardo García Alarcón** au clavecin et **Zvi Plesser** au violoncelle fonctionne comme une entité souple et amicale qui tisse un tapis moelleux sur lequel la flûte d'**Emmanuel Pahud** peut planer avec élégance et nuancer à loisir. La sonorité de cette flûte Boehm n'a rien à envier en rondeur et couleur aux flûtes baroques. La manière tranquille et toute en douceur d'Emmanuel Pahud permet de déguster la beauté en toute sérénité de cette sonate. L'équilibre parfait dans l'andante permet un dialogue chambriste de pure grâce entre les trois musiciens et les très touchantes variations de Pahud dans la reprise sont d'une élégance absolument délicieuse. L'allegro final retrouve la précision des traits et le dialogue parfois malicieux ou même

musclé entre les trois musiciens. Jamais le flûtiste ne tire à lui l'attention et toujours, il relance le dialogue nuancé et coloré avec ses collègues dont l'énergie est entraînante.

Une pièce de musique de chambre pleine d'esprit et de complicité débute donc le programme et obtient un magnifique succès auprès du public. Emmanuel Pahud, l'un des meilleurs flûtistes actuels est chéri du public et celui de Salon lui est totalement acquis. Les deux cantates suivantes intimistes sont deux faces du génie de Bach. L'humour de cette « Kafé Kantate » a été bien mis en valeur ce soir par une équipe très soudée sous la direction légère et modeste de Leonardo García Alarcón au clavecin. Martin Berner est un père bougon et au final très sympathique. Sa terrible fille est la très charmante Lydia Teuscher qui joue et chante sa partie avec beaucoup d'élégance. La voix est magnifique et se déploie avec facilité dans les volutes que Bach lui a composées. L'air accompagné par la flûte très élégante de Pahud est un vrai petit bijou. Son air final est plein de sous entendus savoureux et le brillant du timbre y fait merveille comme la sagacité de l'interprète.
La deuxième cantate, « Ich Habe genug », encore plus intimiste est d'une tout autre nature, le recueillement du public a été parfait et les interprètes ont su avec grand art, faire preuve de toute la noblesse requise. Martin Berner a chanté ses deux airs avec beaucoup de bonté et une ligne vocale parfaitement conduite. Le hautbois subtil et émouvant de François Meyer a marqué de la beauté de son timbre le premier air si dansant. Le timbre opulent du baryton sachant s'éclairer dans les aigus pour évoquer la lumière céleste. Dans le deuxième air les graves tenus dans le bas la tessiture mettent en valeur la voix du chanteur. Le texte assez fort se veut un appel à la mort serein voir impatient. C'est ainsi que le dernier air a été confié à la voix si lumineuse et pure de Lydia Teuscher. Les vocalises semblent si faciles à cette voix agile que la confiance dans cette mort espérée est une rhétorique lumineuse.

Quel bonheur de sentir tous ses interprètes si liés et si heureux d'offrir cette si belle partition au public en toute modestie.
Leonardo García Alarcón a choisi un très beau programme qui obtient beaucoup de succès.
Jusqu'à la surprise finale qui fait son petit effet sur le public. La sicilienne et badinerie de la Suite en si mineur de Bach reste un moment de grande plénitude pour Emmanuel Pahud qui entouré de ses amis a ce soir osé danser et même swinguer dans ce final si brillant. Il l'a fait, comme chaque fois, et même exulter avec un art incomparable. Il était entendu de rendre hommage au génie de Bach qui a tant compté pour Schumann comme pour Brahms. Et nul doute que Bach aurait aimé entendre au Café Zimmermann les interprètes si unis de ce soir.

Compte-rendu, concert. 26ème Festival de Musique de Chambre de Salon de Provence. Salon de Provence, Château de l'Empéri, le 6 août 2018. Johann Sebastian Bach (1685-1750) : Sonate en mi mineur pour flûte et basse continue BWV 1034 ; Cantate du café BWV 211 ; Cantate « Ici Habe genug » BWV 82 avec : Emmanuel Pahud, flûte ; François Meyer, hautbois ; Daishin Kashimoto et Maja Avramovic, violon ; Lilli Maijala, alto ; Zvi Plesser, violoncelle ; Lydia Teuscher, soprano ; Martin Berner, baryton basse ; Leonardo García Alarcón, clavecin.